

ARTS PLASTIQUES



John Lyman,
« La robe verte »,
1945.

GOODRIDGE ROBERTS

Ni trop conservateur, ni vraiment moderne

■ Goodridge Roberts (1904-1974) a connu une longue et belle carrière de peintre. Issu d'une famille d'écrivains et d'intellectuels du Nouveau-Brunswick, il n'a pas eu à lutter pour imposer son choix de vie et fut au contraire encouragé dans cette voie. Il ne mit que quelques années à se faire connaître et obtint, après la Deuxième guerre mondiale, un grand succès tant auprès des critiques que des collectionneurs canadiens. Il s'est retrouvé souvent parmi les peintres qui représentaient le Canada dans les expositions officielles à l'étranger. Jeune, il fit des études à la toute nouvelle et très académique École des beaux-arts de Montréal dans les années vingt, mais eu la chance, plus tard, de parfaire sa formation et de s'ouvrir aux tendances modernes à la Art Students League de New York. C'était donc un artiste assez privilégié.

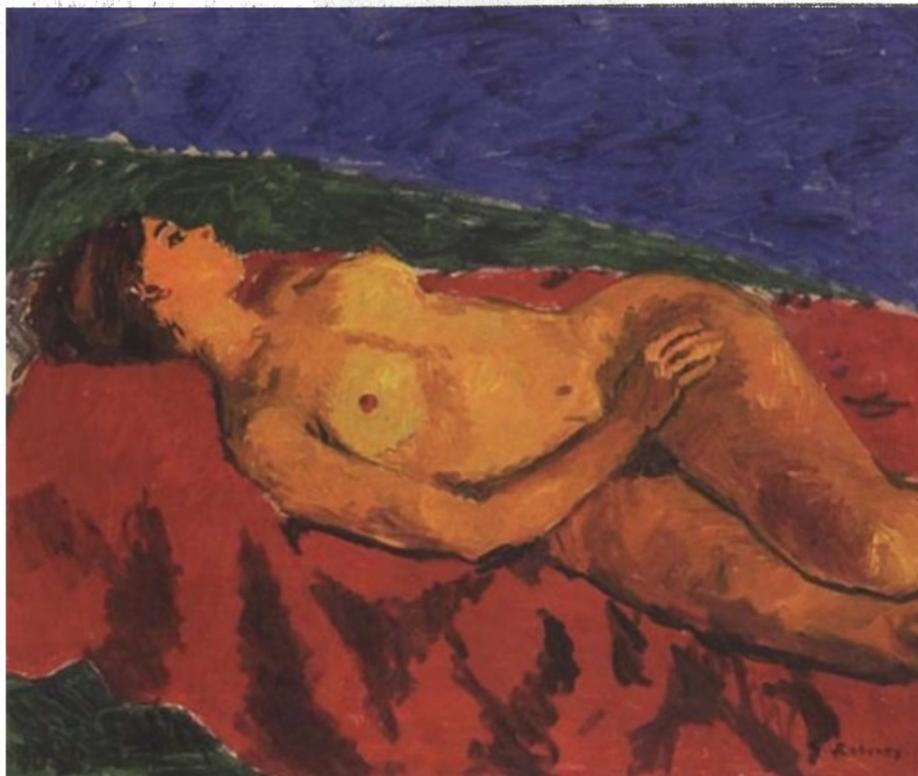
À Montréal, on le retrouve en 1938 aux côtés de John Lyman à la Société d'art contemporain, un groupement d'artistes qui luttaient contre l'académisme et

travaillaient à faire connaître et accepter l'art moderne et, par la suite, à Prisme d'Yeux, autour de Pellan, ce qui ne l'empêcha pas de flirter du côté des groupements plus conservateurs, le Canadian Group of Painters et la Royal Canadian Academy. Goodridge Roberts était en quelque



JOCELYNE
LEPAGE

sorte un homme et un peintre du juste milieu, ou assis entre deux chaises, si on préfère; pas trop conservateur, pas trop moderne, séduit par les nouvelles théories artistiques sans les endosser complètement, membre de groupements actifs d'artistes, mais hostile à toute tentative d'encadrement exclusif, prenant place d'ailleurs dans l'histoire de l'art canadien entre le Groupe des Sept et les Automatistes.



« Nude on a Red Cloth », 1931, de Goodridge Roberts.

photos Michel Gravel, LA PRESSE

Goodridge Roberts est surtout connu pour ses paysages. Toutefois, pour marquer le 80ème anniversaire de sa naissance et le dixième anniversaire de sa mort, la galerie d'art de l'Université Concordia a rassemblé une trentaine de portraits, tableaux et dessins, que le peintre a exécutés entre 1930 et le début des années soixante. C'est une excellente initiative de la part de Concordia de se limiter à un thème et de nous faire connaître un peu mieux un aspect moins célébré de la carrière de Roberts.

Ce qui frappe en premier lieu dans ce regroupement, quand on en fait rapidement le tour, c'est l'expression des modèles et leur pose qui ne changent guère d'un tableau à l'autre, malgré les années qui les séparent. Pas un sourire, et un regard qui semble toujours tourné vers l'intérieur, ce qui donne un caractère énigmatique aux œuvres, réalisées avec une grande économie de moyens

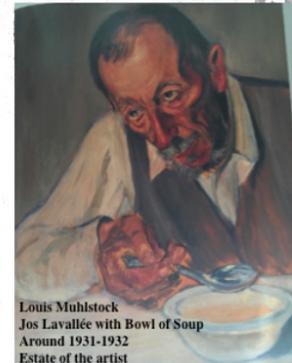
et sans préoccupation pour les détails. Roberts dit quelque part, je prends cette citation dans le catalogue (rédigé uniquement en anglais) qui accompagne l'exposition et que l'on doit à Sandra Paikowsky: « Je sais que j'ai réussi mes tableaux quand les symboles pictoraux n'évoquent ni trop, ni trop peu, la nostalgie du contact que j'ai eu avec les lieux, les personnes ou les choses peintes ».

Cette apparente uniformité dans les tableaux permet par contre de suivre la lente évolution du travail plastique du peintre. Roberts peint par blocs et attache beaucoup d'importance à la construction sculpturale des tableaux. Si ses portraits des années trente sont exécutés dans des couleurs sombres et sobres, ils passent graduellement à des couleurs claires et même éclatantes et vers la fin des années cinquante, à une économie de moyens encore plus réduite. Comme si Ro-

berts les avait réalisés avec plus de rapidité et d'assurance, allant droit à l'essentiel, avant d'abandonner complètement le portrait vers la fin de sa vie pour ne se consacrer qu'aux paysages.

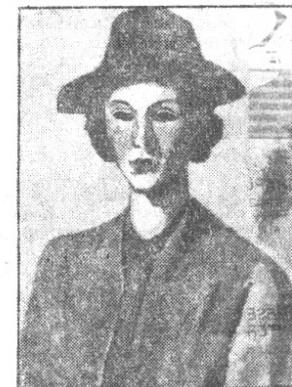
Les contemporains

Dans l'autre galerie de Concordia, les responsables ont eu l'heureuse idée de présenter des portraits réalisés entre 1935 et 1955 par des contemporains de Roberts dont la plupart ont fait partie, comme lui, de la Société d'art contemporain. Borduas, Lyman, Jori Smith, de Tonnancour, Liliat Terrance Newton, Edmund Alleyn, Edwin Holgate, Prudence Heward, Jeanne Rhéaume, H. Mabel May, Louise Gadbois, Louis Muhlstock, Eric Goldberg et Philip Surrey. Une grande diversité d'approches et de préoccupations qui nous permet de prendre conscience des immenses possibilités qu'offrait le portrait à l'époque, genre qu'appré-



Louis Muhlstock
Jos Lavallée with Bowl of Soup
Around 1931-1932
Estate of the artist

Louis Muhlstock: « Joe Lavallée mangeant sa soupe ». 1931.



Goodridge Roberts: « Portrait of a lady in a green hat ». 1936.

ciaient surtout les peintres de Montréal, comme moyen d'expression certes, mais aussi comme pont vers l'abstraction. Des portraits de femmes, est-il besoin de le préciser, sauf dans les cas de Muhlstock et de Surrey dont le *Joe Lavallée mangeant sa soupe* (probablement aux pois) et le *Dimanche en famille* expriment bien les préoccupations sociales des deux peintres. Quant à Simone B. de Borduas (1941), elle a déjà les yeux dans l'abstraction. Un plaisir, par ailleurs de voir des oeuvres de jeunesse de de Tonnancour et d'Alleyn et de faire un clin d'oeil en passant à Lyman et à Louise Gadbois.

Goodridge Roberts et Le portrait à Montréal, 1935-1955, à la galerie de l'université Concordia, 1455, boul. de Maisonneuve, jusqu'au 5 mai.